

Le sentiment écologique

Nathalie Blanc

DANS **LE COQ-HÉRON** 2023/1 (N° 252), PAGES 43 À 54
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749276977

DOI 10.3917/cohe.252.0043

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2023-1-page-43.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Nathalie Blanc¹

*Le sentiment écologique*²

Rendre compte d'une pensée en constante élaboration sur *le sentiment écologique* est difficile. Ce travail s'appuie sur la lecture des essais de Montaigne et de bien d'autres livres depuis. Il représente une tentative d'introspection, eu égard à ce que beaucoup de gens pouvaient prédire dès les années 1990, à savoir que nous nous orientons vers un horizon catastrophique sur les plans social et écologique, accentué par le déni politique et économique.

Il importe que je donne brièvement quelques éléments de parcours. Je suis géographe, une géographe inhabituelle malgré tout puisqu'une partie de ma formation a été dédiée aux questions artistiques et esthétiques. J'en suis même venue à réaliser ma thèse sur la nature dans la ville, la première sur ce sujet en France à partir d'un travail sur la relation aux cafards dans les espaces urbains. Je réalisais déjà des travaux portant sur les déchets de et dans l'espace urbain aux Beaux-Arts de Paris. En ce sens, l'étude interdisciplinaire du cafard comme nature dans la ville prolonge une réflexion sur les marges et les invisibles, le sens contraire de la ville. Il était important de travailler sur la nature négative, là où le cafard, animal non désiré, représente l'envers du décor, la possibilité pour les espaces urbains modernes de se muer en espaces du sauvage, cependant écologiquement accueillants pour certaines espèces. Ce travail sur l'animal, là où beaucoup de géographes et autres chercheurs travaillaient la nature à partir du végétal, a joué un rôle décisif sur ma manière de comprendre la question écologique. En effet, il a donné à voir, de manière très concrète, à quel point nous trions, éliminons hors des espaces humanisés ce qui est déplaisant ou que nous qualifions comme tel, l'esthétique jouant un rôle largement invisible en la matière.

L'ensemble de ce parcours ainsi que ma volonté propre de formation visent à répondre à une importante question, à savoir : comment rendre compte d'une relation au monde dans laquelle entrent forcément le vivant, la nature, les rochers, l'air et le vent ainsi qu'un plaisir gourmand à les vivre ?

Comment faire en sorte que cette relation, ainsi décrite, puisse amorcer une réflexion sur la manière de la rendre inévitable, voire à la source ou à l'origine d'une nouvelle présence humaine au sein de milieux de vie. Dès lors, à la

1. Directrice du Centre des politiques de la Terre, directrice de recherche au CNRS, <https://u-paris.fr/centre-politiques-terre/>

2. Conférence d'Annecy du 11 septembre 2021 (le développement en a été resserré pour cette publication).

croisée de ces deux courants, entre des réflexions savantes et académiques et des travaux personnels ancrés dans l'enquête de terrain et la recherche-création, en allant et venant entre théorie et empirie, est née une introspection qualifiée sur la manière dont je m'ancrais dans ce monde écologique, avec l'idée de documenter *le sentiment écologique*. J'invite ici à comprendre la métamorphose nécessaire pour donner toute sa place à ce sentiment.

Je qualifierai *le sentiment écologique* d'un mot-valise, à la Lewis Carroll, le Hors-Dans, l'hordan. Sony Labou Tansi écrit :

« On ne peut pas se voir si on ne regarde pas vers l'extérieur. À l'intérieur, il y a un vide qu'il faut peupler d'"extérieur". C'est cela l'homme, pour moi. Je pense que l'homme commence à l'extérieur, et finit justement à l'intérieur³. »

Sans adhérer à ces propos – car pour moi le sentiment écologique va de l'intimité du désir à la fréquentation du monde et vice versa – je pense, néanmoins, que nous devons nous étonner de la manière dont nos ressentis face aux problèmes écologiques accompagnent une souffrance et une anxiété croissantes. Dès lors, le sentiment écologique nous interroge sur la destruction du monde et sur les manières de renouer avec nos univers de vie.

Le sentiment écologique émerge de la caractérisation des flux de toutes sortes qui traversent les humains et les autres. Il procède également d'un attachement viscéral au plaisir d'être. Il est loin d'être une vénération de la mère Nature, qu'il s'agisse de celle des agriculteurs ou des chasseurs-cueilleurs. Il ne se réduit pas à la conviction profonde qu'il s'agit de préserver notre cadre de vie. Le sentiment écologique prône une écologie des balbutiements, des processus et des hésitations.

« Si philosopher c'est douter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantasquer, comme je fais doit être douter⁴. »

Cette écologie vise à constituer un gouvernail axé sur ce sentiment du monde, sans jamais se départir du doute, de la délibération interne. Outre le doute, la valse-hésitation des sentiments, ce sentiment écologique naît de la douleur et du désir pour comprendre ce que pourrait être la joie. Il identifie ce qui constitue le cœur du problème à l'œuvre dans la destruction, la soif aménagiste et conquérante, le plaisir de l'outil, et propose des alternatives sur le plan symbolique.

Pourquoi adresser le sentiment ? Pour le connaisseur des sciences de son époque qu'est A. N. Whitehead, l'esthétique ou l'art des sentiments caractérise essentiellement tout rapport au monde. Dans sa lecture de Whitehead, *L'appât des possibles*, Didier Debaïse explique :

« L'esthétique devient le lieu de toute ontologie ; la pluralité des manières de faire, des manières d'être, des capacités à être affecté, en un mot les modalités du "sentir" sont au centre d'une théorie des sujets de la nature⁵. »

Dans *Process and Reality*, Whitehead projette le sentiment, ce mouvement d'entre-capture des entités actuelles, au cœur d'une réflexion. Il donne à voir la valeur propre de chaque entité par coproduction socio-naturelle, par transformation d'elle-même et de son monde :

« La méduse avance et recule, et elle prouve ainsi qu'elle perçoit un rapport causal avec le monde au-delà d'elle-même. La plante pousse en bas vers la terre humide, en haut vers la lumière. Il existe ainsi une raison évidente de leur attribuer un sentir, faible et obscur, de nexus causal même si rien ne nous permet de leur

3. S. Labou Tansi, *Encre, sueur, salive et sang*, Paris, Le Seuil, 2015, p. 68.

4. Montaigne, « Coutume de l'île Cececa », dans *Essais*, Livre II, ch. III, Paris, Arlea, 1992, p. 270.

5. D. Debaïse, *L'appât des possibles. Reprise de Whitehead*, Dijon, Presses du réel, coll. « Intercessions », 2019, E1317.

attribuer des percepts définis sur le mode de l'immédiateté de présentation. Nous devenons des participants éclairés dans la mesure où nous développons des sensibilités écologiques qui nous aident à réaliser notre union avec la nature⁶. »

En outre, la relation sensible permet d'appréhender l'espace et le temps qui, selon Whitehead, ne sont pas a priori, mais font partie du contenu de l'expérience de l'entité en formation. Qu'il s'agisse d'émotions ou d'un jugement de goût, la relation esthétique invite essentiellement à ressentir, interpréter (quitte à imaginer) et à méditer l'expérience esthétique. En ce sens, l'esthétique a un pouvoir de configuration social, moral, environnemental et même politique considérable. Encore faut-il la valoriser sur le plan de la description d'un monde et des écologies⁷. L'importance de cette esthétique se trouve dans le poids conféré aux héritages personnels et collectifs, aux trajectoires événementielles et causales, au temps en somme. Les vies se dessinent comme étant des perspectives sur les autres êtres vivants et les mondes environnants ; ces vies en héritent, les intègrent en les embrassant corporellement, physiquement, affectivement. Plus encore, toute vie participe aux perspectives d'autrui, aux temporalités et spatialités multiples.

Pourquoi, alors que je suis géographe, prendre à bras le corps le sentiment écologique ? Sur un strict plan scientifique, la réflexion esthétique éclaire l'importance de l'environnement, ou même du territoire ou du lieu. La sensibilité se trouve engagée dans la pensée et la production des environnements naturels et construits. Les échelles de vie, au centre d'une esthétique environnementale, invitent à l'imagination géographique ; celle-ci relie les préoccupations nées d'une présence construite ici et maintenant avec des représentations et des sentiments associés à la Terre, à la globalisation, au ressentiment même d'être humain dans un monde en crise. Du côté du renouveau de la géographie, il faut prendre en compte l'histoire de la discipline. La valorisation de l'espace géographique à partir des années 1950, qui met à l'honneur les concepts d'ordre spatial tels : distance, accessibilité, réseau, territoire, lieu, localisation, site, situation, interaction spatiale, spatialité, proximité, écart, contiguïté, etc., a facilité un réalisme positiviste⁸. De même la prééminence de l'espace dans la discipline a éloigné géographies physique et humaine au point de ne plus traiter des dimensions sensibles, vécues de l'environnement⁹. Dès les années 1980, la notion d'espace vécu, en relation avec les travaux d'Henri Lefebvre, sociologue et philosophe marxiste, interroge ce néo-positivisme engageant une conception moderniste (principalement positionnelle) de l'espace. À partir des années 2000, le contexte plus général de remise en cause du réalisme positiviste en géographie pose de véritables questions épistémologiques à la science de l'espace/la spatialité qu'est la géographie. Le projet est de renouveler les approches sensibles de la géographie environnementale¹⁰. Alors que la géographie plus généralement opère sa critique vis-à-vis du rôle traditionnel de l'espace, elle s'ouvre à la créativité et aux pratiques artistiques. Elle privilégie les descriptions complexes et des expérimentations artistiques et sensibles impliquant l'espace, le lieu, le paysage, qui prennent en considération les constructions sociales en la matière, mais restent vigilantes à l'égard des dérives possibles à regarder les objets géographiques et les matérialités naturelles sous l'angle unique des représentations. Inscrites contre l'objectivité positiviste, ces travaux vont dans le sens d'une géographie relationnelle et intègrent le sujet épistémique qui se transforme au cours du processus et apprend à se connaître¹¹. Selon les approches non

6. A. N. Whitehead (1929), *Process and Reality*, New York, Free Press, 1978, p. 176.

7. A. Berleant, *The Aesthetics of Environment*, Philadelphia, Temple University Press, 1992.

8. A. Volvey, M. Stock, Y. Calbérac, "Spatial Turn, tournant spatial, tournant géographique. Mouvements de géographie. Une science sociale aux tournants", 2021, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03269483>

9. N. Blanc, « La nature dans la cité », thèse de doctorat, Université de Paris 1-Sorbonne, 1996.

10. N. Blanc, D. Chartier, T. Pughe (sous la direction de), dossier « Littérature et écologie », *Écologie et politique*, n° 36, 2008.

11. G. Rose, "Situating knowledges: Positionality, reflexivity and other tactics", *Progress in Human Geography*, 21, 3, 1997, p. 305-320.

représentationnelles¹², l'espace est toujours en devenir. Plus que fait d'espace, l'environnement est une production qui prend forme au travers de rencontres aux intensités variées. Il se définit par ses formes, qui sont autant de manières d'apparaître et d'être saisis des éléments de nature géographique, par exemple, les montagnes, les collines, les rivières, les côtes, les éléments paysagers de toutes sortes, tels les plantes et les animaux, mais aussi les établissements et les ouvrages humains. Réalisés avec de très nombreux collectifs, humains et non humains (rochers, eaux, terres, air, êtres vivants...), l'environnement peut être vu aussi bien comme un donné que comme un acteur. Par exemple, la présence de certains insectes, mammifères, oiseaux en ville, contribue à ce que des lieux soient perçus comme étant sales (blattes, rats, pigeons...) ou paradisiaques (végétation, fleurs, rossignols, etc.). Une géographie créative traite de la constitution d'une portion de terrain et des processus esthétiques, émotionnels, culturels, aussi bien que biologiques, culturels, politiques et économiques, qui s'y jouent.

J'instruis le dossier du sentiment écologique en plusieurs points. Il s'agit du rôle de l'imagination et des processus migratoires dans l'absence à soi et la présence à l'autre. Ensuite, je traite de réalisme et de joie. En conclusion, j'aborde brièvement des dispositifs singuliers d'écriture, permettant de donner une place aux sentiments vis-à-vis de l'environnement.

Absence à soi, présence à l'autre

L'idée de migration volontaire tient à la nécessité de se comprendre dans le monde et non pas coupé de ce dernier. C'est important, car je crois que ce mouvement qui tend à vous projeter hors de votre corps est le premier qui permet de développer un sentiment écologique. L'imagination est, dès lors, première.

L'imagination

Qu'il s'agisse du défaut des sceptiques, ou encore du traitement de la douleur, l'imagination est ce qui conduit plus loin. Elle représente une faculté de sentir à distance. Bien qu'elle soit essentiellement définie comme faculté d'élaboration de représentations imagées, je la crois capable de nous projeter en des situations diverses et d'enrichir le sentiment écologique mis à l'épreuve du réel.

Partant de l'idée qu'imaginer, c'est éprouver à nouveaux frais, mais aussi que l'élaboration de sens ne peut se passer d'expériences sensibles, j'en conclus que la transformation écologique procèdera, avant tout, de la réémergence d'une imagination matérielle et du retissage d'un épais tissu sensible liant les humains et les territoires. En ce sens, l'imagination est un phénomène à la fois social et individuel qui relève de la perception, mais est également un processus créateur par lequel nous façonnons les réalités de nos rencontres avec le monde.

Selon Maurice Merleau-Ponty, l'imagination n'est pas une simple fantaisie, mais une sensibilité aux formes actuelles et possibles de son environnement, et il existe une « texture imaginaire du réel¹³ ». En outre, selon Castoriadis¹⁴, l'imagination est un processus socialement institué, mais également capacitant ou instituant sur les plans individuel et social. Ainsi, cet univers complexe de significations légitime certaines vues et pratiques, logiques et formes d'organisation en société. En ce sens, pour se détacher d'un ordre

12. N. Thrift, *Non-Representational Theory. Space, Politics, Affect*, London/New York, Routledge, 2008.

13. M. Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964, p. 24.

14. C. Castoriadis, "Radical imagination and the social instituting imaginary", dans G. Robinson, J. F. Rundell (sous la direction de), *Rethinking Imagination*, London/New York, Routledge, 1994, p. 149.

social donné, l'imagination est nécessaire, en ce qu'elle permet de réaliser des expériences d'autres formes.

À l'inverse, nul argument ne peut véritablement changer les motivations d'une personne à défaut de sa mise à l'épreuve par l'expérience, celle-ci étant amplifiée par l'imagination qui lui donne sa place et sa saveur. Il importe, en ce sens, de mieux comprendre quelles sont les représentations étroitement associées à nos imaginations confrontées à l'expérience. Car c'est au cours de l'expérience que se façonne l'imagination en relation avec une sensibilité déjà existante. L'imagination est le résultat d'affects qui naissent et évoluent lors de moments de vie. L'idée, dès lors, est de se mettre en situation d'être affectée de sorte à réorienter nos processus imaginatifs.

La réinvention politique rendue nécessaire par la crise sociale et environnementale implique de résister aux courants de déterritorialisation qui nous perdent, individuellement et collectivement. Se projetant par l'imagination, la faculté de ressentir conduit à avancer à tâtons pour vérifier en quels endroits accéder au monde, à trouver refuge loin de la douleur d'être humain en un milieu posé devant soi.

C'est toujours dans l'entre-deux des corps que la plus grande distance est atteinte. Une politique du milieu, de l'entre-deux, et non pas de l'entre-soi, ne ressort pas de l'évidence. Le travail est conséquent. Il s'agit d'hypostasier les alentours, de grandir avec le milieu de vie, un environnement qui serait, à la fois, sensible et concret, et d'une conduite empathique vis-à-vis de ce dernier et d'autrui.

Cette politique du collectif, également une politique de « l'entre-nous », force à ne pas s'abstraire des conditions de vie matérielles, ce qui ne veut pas dire renoncer au caractère personnel de nos élans de vie. Pourrait-on alors imaginer une politique de l'a-soi, d'absence à sa propre individualité, au profit d'une pensée relationnelle ? Il faut, dès lors, développer ce qu'est cette projection qui se transforme en absence de soi. N'est-ce pas simplement évoquer le poids que nous tous donnons à la présence ?

À rebours, la question de l'absence mêle trois thèmes.

Le premier est que nous ne sommes pas toujours là, en ces lieux ou moments, voire épisodiquement vitalement présents. Pourtant, la présence est fondamentale pour le sentiment écologique, et précieuse. Bref, nous investissons peu les lieux et les moments.

Certes, la *présence* est chose rare. Il est difficile, et j'ai mis longtemps à m'en rendre compte, de percevoir les événements dans leur actuelle vivacité. Le plus souvent, par paresse, par manque d'esprit ou parce que l'être humain est truffé d'illusions, les individus se laissent guider par le cours toujours contingent des vies quotidiennes. Personne ne bouge, par manque d'énergie, de souci aussi. Nous sommes très largement apathiques et peu partisans, pour employer le mot de Gramsci qui décrit la passion nécessaire à la chose publique¹⁵. La curiosité meurt avec l'âge. N'a-t-elle pas appris qu'elle ne récoltera rien de plus en promenade dans le monde ? Être présent est donc rare. L'enfant est présent sans l'être puisque, souvent, ce brin d'humain n'est pas conscient de l'être. L'adulte est absent, et lui aussi ne le réalise pas toujours. Sans chercher au-delà, se heurtant à l'envie de comprendre, il faut imaginer que, pour ramener à soi le cours des choses, il s'agit de provoquer leur surgissement, soit par quelque sentiment à leur égard, soit, au contraire, par la force de la pensée.

15. A. Gramsci, *Cahiers de prison*, Paris, Gallimard, 1996.

Je pointe la réflexion qui se produit et recherche, pour ce faire, à produire.

Se rendre présent nécessite un double travail. Nous pouvons nous rendre présents aux choses. Ou encore, il est possible de ramener ces mêmes choses par-devers soi. La première orientation est de plus grande valeur. Je me souviens d'aimer même si c'est rare. Je n'évoque pas l'élan d'effusion hystérique, qui conduit l'être aimé à reculer dans la pénombre en se dissimulant, mais au contraire un élan vivifiant au contact duquel deux éléments – l'autre personne et soi, ou même une entité quelconque et soi – acquièrent une réelle présence. Le second choix demande un effort de réflexion et, comme tel, ne vise qu'à rendre active sa personne en propre.

Deuxièmement, l'absence peut prendre les traits d'une sorte de folie. S'absenter est se soustraire aux heurts et aux souffrances de la vie, et apparaît un désengagement d'un monde qui se comporte sans que l'on ait pris. Dès lors, une douce folie est un éventuel refuge.

Les êtres humains seraient-ils soumis à leurs conditions d'existence, voire entièrement déterminés ? Je dirais que les êtres humains sont plutôt riches de leurs potentialités multiples, d'une véritable liberté de choix. Les décisions possibles sont nombreuses, plurielles, façonnent nos avenir. Notre esprit, plutôt que d'affronter les cahots et complexités de la vie ordinaire, se réfugie dans la folie. Cette sorte de folie témoigne donc de la richesse du réel. Quand C. Lispector, l'écrivaine brésilienne de *La passion selon G. H.*¹⁶, souligne qu'elle a vu cette femme tendre son visage, la langue pointée en direction du cafard, corps blanc coincé dans la charnière de son armoire pour l'ingérer, qu'écrit-elle exactement ? Que la folie menace les faibles d'esprit ? Que le cafard est le symptôme d'une ruine de l'existence ? Ou peut-être montre-t-elle que la présence doit être grande pour réclamer le monde.

Pour le coup, à ne pas reconnaître la nécessité de cette présence active, une différente sorte de folie s'impose en raison des fanatismes religieux et des terrorismes.

La tentation populiste de l'aveuglement et de la négation collective des natures suit la route d'un suicide civilisationnel. Incapables de reconnaître ce qui nous pend au nez, à savoir l'irrationalité affective, l'émotion sans bornes, nous nous dirigeons droit vers le mur. Nous négligeons que vouloir habiter la pureté des Modernes a un prix. L'emploi du terme d'absence, dans ces cas-là, ne qualifie pas le blanc pur, un horizon dépourvu de sens. Non, l'emploi du terme d'absence désigne ce qui en contient le plus, une absence de sens prédéterminé, une envie de se faire confiance.

La migration

Le troisième pan de la réflexion porte sur la migration temporaire. Les humains aiment se promener par la force de l'esprit et rendre visite aux richesses de ce monde plutôt que de se confiner dans leurs forteresses individuelles. Le plaisir est de suivre les choses à la trace. Les sens sont naturellement très impliqués. Ce drôle de comportement ressort de la passivité, un plaisir d'être et de se couler dans les choses, les pierres, le vent, les fleurs. Cette migration temporaire ou randonnée télépathique naît éventuellement à la simple vision des objets. L'écrivain Amos Oz évoque sa propre mère :

16. C. Lispector, *La passion selon G. H.*, Paris, Éditions des Femmes, 1985.

« Elle soutenait qu'il ne suffisait pas de les connaître, les noms des objets, mais qu'il fallait aussi les sentir, les toucher du bout de la langue, les caresser pour en éprouver de la chaleur, la consistance, l'odeur et la rugosité, la dureté, le son qu'ils rendaient lorsqu'on tapait dessus, toutes choses que ma mère appelait leur "réponse" ou leur "résistance" : chaque matière, affirmait-elle, chaque étoffe, meuble, ustensile ou aliment, chaque objet possédait différents degrés de réponse ou de résistance, qui n'étaient pas immuables mais pouvaient se modifier en fonction des saisons, du jour ou de la nuit, de celui qui les touchait ou les respirait, de la lumière, de l'ombre et même de mystérieuses inclinations que nous étions incapables de comprendre¹⁷. »

Cette tension de l'esprit résulte d'une absence volontaire. Cette absence est importante. À d'autres moments, la présence est plus importante. Pourquoi être absente ? Parle-t-on de délocalisation personnelle, d'être hantée par le secret désir du voyage, d'une migration soucieuse de l'infini ? Se délocaliser signifie s'extraire mentalement de son corps et adhérer en ventouse à celui du voisin. Prendre congé de soi-même est épouser les courbures de l'aimé, la cible du désir. Parfois, aimer, c'est « coller » au point de marier les interstices de la chose qui, déjà en soi, est encore à l'extérieur. Oublions nos frontières. Nous ne resterons pas enfermés dans les cages de nos corps. Nous désirons migrer mus par la mort et l'amour. Le but est-il de muer en une personne différente, plusieurs fois par jour ? S'agit-il de devenir cet autre ? Le risque est de s'évanouir dans l'océan illimité des horizons désirés. Le propos n'est pas si radical. La migration temporaire est une désertion d'un camp retranché, celui du caractère unique de l'être, une fiction totalitaire.

Souvent, présence et absence sont mélangées. Les gens confondent, et c'est peu de le dire, la présence voire le charisme d'une personne, et le fait qu'elle serait réellement là, au sens que toute sa personne serait investie d'une vérité née de la situation présente. Mais, le plus souvent, les personnes sont des robots obéissant aux routines de leur vie. Personnalités charismatiques, les gens séduisent par habitude plutôt qu'investis de convictions personnelles. Si bien qu'il est facile d'attribuer un rôle aux robots et une place aux conduites machiniques. Les Snarks sont les dispositifs diaboliques de Raymond Roussel... et de Lewis Carroll :

« Ils le traquèrent avec des timbales, ils le traquèrent avec soin¹⁸... »

Arrêtons-nous là. Tous les jours, des êtres humains – et moi-même, parmi eux – se laissent aller aux vues d'un visage ou d'un corps, à en suivre les replis. Ils explorent cette chair, cet individu. L'autre jour, dans le métro à Paris, j'ai voulu savoir qui était l'homme face à moi, la matière de sa peau, la nature de sa viande. Apprendre la vérité en chair que représente son corps... Son corps ? Mais son attitude aussi, son besoin pour le béguin, que sais-je encore ? Cet élan magnifique les uns envers les autres est perceptible dans les lieux de la mutuelle observation, à l'extérieur.

L'affect de migration est un élan en direction des apparences. Il en va de la fixité de l'œil qui quitte son environnement pour adhérer à la vie qui chante et se promène. Que fait cette femme ? Pourquoi sortir de sa réserve habituelle, s'emparer de cette bête et la caresser en silence, le regard perdu ? Les personnes ont leurs idiosyncrasies. Le rêveur quitte l'encombrant cercueil du corps, se fie aux vagues efflorescences et flux élémentaires de l'environnement. Sortir de soi en s'émiettant dans l'atmosphère, se délocaliser mentalement aux prises avec la curiosité, se lancer à l'aventure, constituent le jeu de la vie à l'épreuve de

17. A. Oz, *Une histoire d'amour et de ténèbres*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002, p. 616.

18. L. Carroll, *La chasse au Snark*, Paris, Seghers, 1929, p. 63.

l'environnement. Le jeu n'est pas suffisant et il faut encore connaître. Qu'est-ce qui provoque l'afflux de connaissances ? La sensibilité confère leurs formes aux différences du monde palpé à tâtons, et provoque cet afflux de renouveau. Qu'est-ce que connaître ? Les formes de l'environnement sont souvent déjà connues, tels des paysages, des montagnes, ou le bonheur de petits espaces domestiques, mais demandent à être expérimentées à nouveaux frais. Le moule né à leur contact donne à voir leurs aspérités et leurs fonctionnements véritables. S'approprier ces environnements connus, une fois ces fonctionnements éprouvés, ouvre sur la création d'une plateforme à entrées multiples, un véritable socle commun d'appréhension. Ce sont des opérations exigeantes, nécessaires à l'établissement d'une conversation ouverte et riche, aux références collectives, à un commun esthétique.

Joyeuses réalités

Le monde à naître nécessite la réforme des comportements humains, prédateurs, violents, ignorants de la terre vivante dont ils dépendent et de la matière qui les fait exister. Un état d'être puissant et convaincant est éventuellement porteur d'alternatives. Cette partie sur la joie se déploie en traitant de réalisme d'un côté, et de la joie, de l'autre.

Réalisme

Premièrement, nous devons aborder le réalisme. Pourquoi, alors que ce terme de réalisme est chargé de tant d'acceptions ? Difficile de comprendre ce qu'il peut signifier, tant il a connu de définitions.

– Une première définition revient à dire qu'il ne faut pas se leurrer ou se faire d'illusions. Il faut faire avec. Ce propos relève du bon sens ou sens commun. L'injonction est de faire avec le réel, de ne plus se perdre en rêveries, seul parmi ses songes, forclos en autisme ou en rejet des alentours bornés. La définition est difficile. Il demeure l'envie d'en faire à sa tête. Parfois même, c'est avisé de n'en faire qu'à sa tête, si cela veut dire suivre l'impulsion première ou les courants profonds qui vous guident. L'on ne mourra qu'une fois. Il est préférable, et important même, de vivre en accord avec soi-même quel qu'en soit le prix. Il peut en coûter beaucoup à défaut. En somme, l'idée d'être ancré en terre, c'est se donner raison envers et contre tous, et surtout contre ceux qui vous traitent de rêveur. Il n'empêche que ces rêveries jouent un rôle dans la lecture de la réalité et fabriquent en partie ce fameux réalisme. Cependant, nous nous trompons souvent. D'autant plus quand nous nous donnons raison. Il faut s'accorder raison avec parcimonie et se défier de l'intuition. Il faut raisonner et se fier au monde pour vérifier ses procédés. L'abduction, la troisième voie du raisonnement mise en valeur par Charles S. Pierce, témoigne d'une capacité au va-et-vient nécessaire¹⁹.

Revenons à la question du départ, à savoir ce qu'est le réalisme. La réponse, loin d'être simple, est à la source de nombreuses confusions. Être réaliste veut dire, bien évidemment, qu'il faut tenir compte du milieu à contraintes – biologique, physique, économique, social, politique. Cependant, si large soit notre compréhension de ce que signifie l'environnement, ce milieu spécifique, « cet environnement propre », est essentiellement ce qu'une individualité est capable

19. S. Catellin, « L'abduction : une pratique de la découverte scientifique et littéraire », *Hermès, la revue*, 39, 2004, p. 179-185.

de détecter et de promouvoir au sein d'un milieu global. La personne est déterminante. Un milieu est une suite d'échanges qui aboutit à une contraction de l'espace-temps, constante, perpétuelle, renouvelée, un battement de cœur. Cette perspective définit les personnes comme des enjeux toujours à préciser, à embrasser, autant dire à étreindre. Le pendule des métamorphoses contredit Platon, l'homme des mobilités éternelles, et même Aristote qui est à l'origine d'une puissante taxonomie naturaliste.

– Une deuxième acception du réalisme concerne les mouvements artistiques. Il existe les « nouveaux réalistes », ce mouvement artistique des années 1960 qui a reconduit l'idée, déjà développée au XIX^e siècle par Émile Zola et d'autres artistes, qu'il ne faut pas s'enfermer dans une définition conférant à l'art autonomie et suffisance, mais prêter attention aux mouvements du réel, assimilés dans ce cas, le plus souvent, aux dynamiques sociales et à la dureté de la vie... Cependant, à présent, être réaliste est autre chose, une vérité différente. La singularité de l'expérience définit ce que c'est d'être réel, de son temps : il ne s'agit, en définitive, que de cette personne-là.

Sensualités

Répetons-le : le monde à naître, dont il faut accompagner le mouvement, requiert une complète réforme des comportements humains, prédateurs, violents, ignorants du monde terrestre dont ces mêmes humains dépendent, et dont leurs chairs mêmes sont des composantes. Il s'agit d'évoquer un état d'être puissant et convaincant, porteur éventuellement d'alternatives. Nous évoquerons la sensualité ou l'amour de la matérialité. Dans le cours de ses mémoires, Gombrowicz décrit cette sensualité :

« Des corps, des corps, des corps... Quantité de corps ce matin sur les plages abritées de la bourrasque du Sud, brûlées de soleil. Grande sensualité de la plage, entamée pourtant comme toujours, brisée comme une fleur²⁰. »

Le but est d'embrasser l'idée suivante – opération avant tout mentale, mais point uniquement intellectuelle : trouver de la joie dans le toucher de la matière, son apparence et, parfois ses déguisements, s'approche de ce qui conduit à respecter, au sens presque religieux du terme, les aspects concrets de la terre même. Ces derniers nous terrorisent de par leur puissance ; la vérité qui semble émaner du fruit de cette terre et de toute chose qui est, renvoyant en ce mouvement à notre caractéristique d'être humain limité, partiel et même contingent.

Pourquoi qualifier ce mouvement de joyeux ? Quel plaisir trouve-t-on à aimer qu'un fruit soit de belle couleur jaune citron ou qu'une pêche plate soit entièrement veloutée, et les considérer alors de formidable facture devant soi ? La vie même se rend là. Cet élan est la vie qui étreint. Voyez, la femme ceint de ses bras ce fruit et la chose matérielle qui se présente. Cet effort est peut-être inutile, ressemble à la bouteille lancée à la mer, ou à une amourette qui, d'emblée, s'avorte. Il peut être souhaitable, cependant, d'honorer le mouvement qui consiste à se tenir au plus près du monde matériel, de l'immanence transcendante où tout n'est que terres et soupirs, arbres et ruisseaux, miaulements de micro-organismes souterrains s'enlaçant et s'entredévérant, et bétail alarmé meuglant.

Devant la Terre, à la différence de Kant, de Burke, ces philosophes du XVIII^e siècle, et de bien d'autres, n'évoquons pas le sublime. Kant ressaisit le sujet dans son face-à-face sublime avec la nature, les distinguant nettement

20. W. Gombrowicz, *Journal, I (1953-1958)*, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 1995, p. 373.

l'un de l'autre. Or la nature n'est pas différente de l'être humain, et bien qu'une opposition symbolique entre l'humain et la nature ait une valeur heuristique, en permettant de jouer de la nature comme d'un objet, cette différence est aussi une fiction, figeant espace et temps, qui nie le caractère processuel de ces dynamiques socio-naturelles. Traitons plutôt de la joie, du désir amoureux et de la beauté. Est-ce une question d'échelle ? En effet, la raison n'en est-elle pas que nous parlons à ras de terre et non pas vu du ciel ? Proche du souffle de la Terre, la joue plaquée contre le sol, une aspiration ravit nos têtes. Quelle est cette aspiration d'être au grand air, mue par l'énorme souffle du réel ? Quelle est cette vitalité ravie qui nous aspire ? N'est-ce pas de la joie que nous ressentons ? Il s'agit d'avoir de l'esprit !

Cette joie existe réellement. Et puis surgit une vérité qui vaut la joie, qui arrête l'élan. Vous demeurez pétrie et immobile. Vous acceptez cette vérité, juste, selon vous. La vérité de la joie est l'ultime mouvement qui alimente nos existences. C'est ça, regarder la vérité en face. C'est prêter attention à ce qui se trouve devant soi et l'aimer aveuglément. Ce qui est devant soi est encore un mystère, mais le faire-part de ce mystère est un acte de transformation puissant, un acte d'acquisition de connaissances nécessaire pour parvenir à l'âge adulte. Ce qui est devant soi, étonnant et même énigmatique, n'est plus inconnu. Un arbre, une terre, un soleil, un ciel, sont ce que je dois embrasser pour me joindre aux tressaillements de l'univers, sans oublier ce fourmillement des infinies différences. L'action qui consiste à embrasser aveuglément ce qui nous entoure est fondamentalement esthétique, en ce que cette action concerne notre sensibilité et notre capacité amoureuse. Cette action est à l'origine de toute préhension. Il faut également se saisir des variations infinitésimales de l'espace et du temps, pour les mettre en relation avec ce qui fait que j'éprouve au plus profond de moi la source de vie, ou la beauté du monde, qui me conduit à préférer des gestes à d'autres, à justifier des comportements plus que d'autres. C'est vraiment pour l'amour d'elle, mais aussi pour l'amour de soi.

Nous voudrions ajouter une toute petite chose, mais un élément de discussion sérieux, à l'image du Petit Chose d'Alphonse Daudet ou du Petit Prince d'Antoine Saint-Exupéry. Il s'agit donc – et cette vérité est sombre – d'accepter la face noire de la Lune, la dimension obscure de la force, la justesse enfouie de la lumière. Pour comprendre la beauté de ce qui nous environne, il s'agit d'intégrer sa part d'ombre. La matière devient vérité à force d'apparaître comme étant la seule sagesse possible. C'est la seule existence possible ; cela et seulement cela pour nous. Un certain réalisme vient de ce perfectionnisme moral, et de tous ces mouvements partagés, de ces compréhensions simultanées... Quelle douce réalité et c'est un joyeux bienfait !

Je m'inscris alors dans le sillage d'Emmanuel Levinas. Pour ce philosophe des rapports humains, la relation éthique est la première. Cette relation n'est pas fondée sur l'idée d'une commune humanité. La relation éthique se forme à partir du ressenti de son mouvement. Cette relation pratique, à réaliser dans les faits, se fonde sur un processus qui conduit chacun, engagé de la sorte, à se conformer à ce qu'attend l'autre, progressivement, et dans l'expérience réussie d'une relation entre êtres vivants. La relation éthique est, de ce fait, une création singulière.

Il est possible de critiquer ce réel, et de le décréter doté d'une qualité facile de beauté qui le rend aisément aimable. Vous l'aurez compris, ce réel est

esthétisant. Pour certains, il s'agit donc d'un faux réel. Cependant, la joie qui naît à son contact est vraiment pure. Cette superficialité est même ce qu'il y a de plus profond.

La joie naît du fait d'avoir admis le réel, de le construire dans sa stricte évidence, sa force proprement artistique qui nous captive entièrement. Seul ce qui est autre mais, en même temps, capable de nous définir, procure cette sorte de joie.

L'art nous conduit au constat suivant : il y a de l'autre en nous. L'art provoque un état de stupeur émotive, engendre un état d'être nouveau. C'est une renaissance à soi-même pour soi-même. Il s'agit de se reconnaître et la vigueur de la joie est liée à cette reconnaissance. On peut se toucher du doigt.

En somme, la formation à la réalité consiste en une redirection. Il faut retourner sa peau comme un vêtement de jour, se faire autre pour affronter la nuit. Nous gagnons le réel à force d'admettre avoir perdu la bataille. Nous ne pouvons pas le considérer comme étant un donné, une nature quelconque, ni une pure construction. Nous flottons dans l'entre-deux, ce qui redonne au réel toute sa vigueur. Sa contemplation procure un grand bonheur. La douleur se trouve au départ : ne se départit-on pas de toute assurance ?

Enfin, nous ressentons de la joie à retrouver cette réalité, bien mûre, en face de nous. Je m'avère ainsi paradoxale, mais pas tant que ça, dans la mesure où le maniement de toutes ces contradictions finit par faire surgir une tierce puissance, niée à son tour.

Se retenir face au réel, ne pas vouloir en forcer le sens et s'imposer à tout prix ressort de la joie. Cette attitude invite à la retenue, une violence qui s'impose par sa rigueur ascétique, sa précision de mécanisme d'horlogerie qui provoque la victoire. Il s'agit de la joie d'avoir gagné un combat au corps-à-corps, de soi avec soi-même. La douleur peut être ainsi assimilée à de la joie, mais ce n'est pas toujours le cas. Les sentiments de perte, de solitude peuvent être tout à fait réels.

Pour conclure

Les ateliers d'écriture que nous avons conduits ressortent d'une série d'expérimentations participatives²¹. Lors de ces événements, les participants ont été invités à modifier poétiquement, avec leurs propres mots, une série de textes scientifiques concernant différentes thématiques : le changement climatique, les sols, l'alimentation et la production agricole. Le but étant de donner à éprouver sensiblement les problèmes environnementaux et de considérer différemment les représentations des problèmes d'environnement et de la Terre.

Par exemple, un premier travail d'écriture consacré au changement climatique s'est déroulé sur les berges de Seine, dans le cadre d'ArtCop21 en 2015. Nous tenions un stand proposant des extraits du rapport du GIEC à lire et à réécrire poétiquement. Il fut surprenant de constater que beaucoup de passants ont eu envie de s'adonner à l'expérimentation, pourtant ardue. Les résultats filmés mettent en évidence une liberté de ton et d'évocation. La recommandation de départ, à savoir explorer toute licence poétique en la matière, procure une grande facilité d'écriture sur des sujets complexes. Lors de la résidence SolsFictions au château de Chamarande, un an après, les ateliers d'écriture concernaient les vers de terre, ces héros des sols et de l'humus. Ce nouvel exercice de « traduction » témoigne du décalage entre l'écriture scientifique et l'écriture poétique.

21. Les ateliers d'écriture qui ont été initiés dans le cadre de plusieurs programmes de recherche, notamment avec Marine Legrand, anthropologue (N. Blanc, M. Legrand, « Vers une recherche-création : explorer la portée transformatrice des récits dans les relations au milieu de vie », *ACME : An International E-Journal for Critical Geographies*, vol. 18, n° 1, 2019, University of British Columbia, Okanagan, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02146638>), mais qui avaient été initiés dès 2006 dans le cadre des actions de l'association *Le monde est rond*, avec le poète David Christoffel (N. Blanc, D. Chartier, T. Pughe [sous la direction de], *Écologie et politique*, dossier « Littérature et écologie », n° 36, 2008).

À travers ces différents exercices, l'expression subjective met à l'honneur les dilemmes moraux permettant de les énoncer à voix haute. La création, dans ce cas, consiste en un déplacement productif en prise avec les contraintes culturelles de nos sociétés peu soucieuses de donner une âme aux éléments de l'environnement, qu'il s'agisse du climat ou du ver de terre. L'exercice n'est pas de tout repos. Le projet d'écriture est de traduire le langage académique en utilisant la liberté poétique, ce qui implique une critique des normes scientifiques contribuant à la crise écologique contemporaine. Il s'agit de développer une approche « éco-poétique » qui souligne le pouvoir émancipateur évident de la poésie, sa capacité à se glisser dans les interstices des normes discursives, à les déformer et à donner ainsi un aperçu de la réalité. La traduction est considérée comme une digestion, avec toutes les opacités, rugosités, imperfections de ce processus. L'imagination et le rêve sont au cœur du processus avec la volonté de créer une poésie qui rouvre les relations avec l'environnement, dans le sens de leur indétermination et du sensible. L'enjeu d'une géographie créative, en termes de recherche-crédation, est non seulement centré sur le glissement (ou le renouvellement) des sciences sociales et humaines, mais également sur la compréhension des fonctionnements socio-naturels.

Résumé

Le sentiment écologique ressort d'une longue fréquentation du monde. L'imagination confrontée à l'expérience contribue à la capacité des personnes à se forger des environnements. La valorisation de ce sentiment valide l'importance de la sensibilité, du transport, et de la capacité à partager des points de vue. Ainsi, l'esthétique ou l'art des sentiments caractérise essentiellement tout rapport au monde. En ce sens, l'esthétique a un pouvoir de configuration social, moral, environnemental et même politique considérable. Encore faut-il la valoriser sur le plan de la description d'un monde et des écologies.

Mots-clés

Esthétique environnementale, sentiment, sensibilité, imagination, réalisme.

